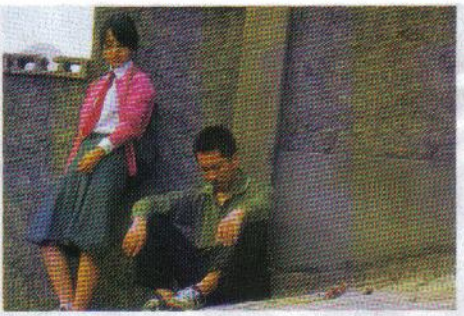

BREATHLESS de Yang Ik-june

avec lui-même, Kim Kkobbi, Lee Hwan
(Cor. du Sud, 2009, 2h10)

Un mélange de film de gangsters, de mélo et de comédie porté par son réalisateur-acteur électrique.

A l'issue de *Breathless*, le spectateur aura compris que le mot *"shiba"*, mitraillé *ad nauseam*, est l'équivalent coréen des *"fuck"* éruptifs de Joe Pesci chez Martin Scorsese. A cela près que le décorum de malfrats accueille un peu plus d'absurdité. Le film commence alors qu'un quidam bat une femme dans la rue. S'interpose Sang-hoon, qui tabasse l'agresseur... puis la femme parce qu'elle ne s'est pas défendue. Et Sang-hoon, petite frappe spécialisée dans le recouvrement de dettes musclé, ne connaît que ça : taper, taper. C'est peut-être sa façon d'aimer. Dès lors, *Breathless* s'emballe, accumule les humeurs, bouillonnantes, comiques et hypnotiques à la fois à cause de ses tabassages illimités de jeu vidéo. Et surtout mélo, lorsque Sang-hoon tombe sur Yeon-hee, lycéenne qui lui tient tête, et chargée des mêmes problèmes familiaux. Le couple qu'ils forment rappelle un peu une version jogging-jupe des films de gangsters avec James Cagney, mais où celui-ci se prendrait cette fois le pamplemousse dans la figure *(L'Ennemi public)*. Porté par son réalisateur-acteur principal, vraie pile électrique, le film est en danger d'en faire trop ou de sombrer dans l'apitoiement. Mais c'est cette énergie qui fait la valeur du film et en décuple la portée. Celle d'une charge contre la famille comme souche de violence virale, dominée par des figures paternelles monstrueuses : le père de Sang-hoon, assassin ; le père de Yeon-hee, vétéran serinant son passé. Leurs enfants ne s'en sortent pas mieux. Ce qui frappe, c'est que le constat semble s'étendre à toute la société coréenne, puisque le seul personnage à peu près équilibré de *Breathless* est un orphelin n'ayant connu ni père ni mère. Mais qui envie tout de même un peu Sang-hoon. Dès lors, les scènes où ce dernier bat son géniteur s'envisagent comme réverbération de cette violence et catharsis pour une société autocratique (la Corée du Sud a longtemps oscillé entre démocratie et férule militaire, jusqu'en 1987). Vengeance, donc, mais plus finement menée que dans les revanches chichiteuses de Park Chan-wook. *Breathless* préfère le terreau du réalisme social, terme galvaudé qui préserve son matériau abrasif. Le film plaide enfin pour une famille recomposée, ouverte. Yang Ik-june réalisateur colle bien à ses personnages avec sa caméra à l'épaule sans étourdir. Il aurait pu faire du tri dans son creuset de genres, laisser respirer – le film est peut-être trop long. Mais il ne se serait peut-être pas intitulé *Breathless*.

> Une charge contre la famille comme souche de violence virale.

Léo Soesanto